

Pas confiance

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 50

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222929>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

iâzo. L'homme que l'étai dein la roulière n'avai pas de : *Faut-te tē dere ?* L'avai bo et bin de et l'a età condanà à sailli quauque batse po l'hèpetau que l'ein a adī fauna.

— L'è z'a saillā gras.

Lo père Segnon lāi a de dinse po lo rabonnā : — Vāi-to, quand on dèvese sē faut tsouyī. N'è pas dāo mīmo de dere : « Ié vu quauquon que bèvessāi quartetta ! » āo bin : « Ie vé bâire quartetta avoué mè camerardo ! »

Et l'ātro lāi a repondu :

— N'è pas de vouā que lè seḡnon sant du !

* *

Et vaitcē l'histoire āo père Segnon, quemet m'a de vo la contā Fridolin, que la cougnāi par tieu.

Marc à Louis.

Nouveaux riches. — Madame à sa modiste : Je voudrais des fleurs de rhétorique sur mon chapeau, une de mes amies m'a dit que ça fait très bien.

Entre deux maux. — Pourquoi votre femme ne chante-t-elle pas pour calmer Bébé quand il pleure ? — Elle le faisait ! mais les voisins sont venus dire qu'ils préféraient entendre le gosse pleurer !

LES SAINTS DES DERNIERS JOURS

L'Indépendant de Fribourg annonçait, il y a quelques semaines, le décès, à 89 ans d'un brave vieillard de Villarimboud (district de la Glane), appelé Zotique Renevey. Zotique ? c'est la première fois que je rencontrais ce prénom. Le connaît-on dans d'autres régions de la Suisse romande ? Amis du *Conteur*, dites-le nous.

Le « Larousse » nous apprend que ce nom rare fut porté par un prêtre de Constantinople, au IV^e siècle de notre ère. C'était un contemporain de l'empereur Constantin qui l'avait amené avec lui à Byzance, devenue Constantinople, en 328. Ce compagnon de l'impérial protecteur des Chrétiens, jusqu'alors persécutés, fut canonisé et sa fête fixée au 31 décembre. Mais nos calendriers ne le disent pas. Ils consacrent tous le dernier jour de l'année à saint Sylvestre, contemporain de Zotique, mais un personnage plus haut coté dans la hiérarchie romaine puisque saint Sylvestre fut pape de l'an 314 à 335. Il combattit l'hérésie arienne et est le premier pape que les monuments représentent avec la tiare.

Au soir du 31 décembre, en fêtant joyeusement la saint Sylvestre et l'enterrement d'une année qui n'a sans doute, pour beaucoup, hélas, pas tenu toutes ses promesses, accordons chrétiennement une modeste pensée à l'humble saint Zotique délaissé par la renommée.

M. G.

Pas confiance. — Puisque ta maman ne vient pas, veux-tu me donner de quoi écrire ? Je vais lui laisser un petit mot.

— C'est que... je ne voudrais pas vous laisser toute seule.

— Cela ne fait rien, mon mignon.

— Toute seule... avec des bonbons.

LISBETH

LN 1914, le septième bataillon d'infanterie prit ses cantonnements d'hiver à Berthoud, cité hospitalière entre toutes.

Dans cet Emmental opulent que la neige drapait de ses blanches tentures, la division romande attendait les événements.

Et les gars de Lausanne, de Lavaux et du grand district, groupés sous le drapeau du « vieux sept », purent apprécier les qualités d'une population extrêmement sympathique et accueillante.

L'on a raconté, sur ce temps-là, des histoires fantaisistes. Car nos troupiers avaient acquis, au cours de l'hiver, une réputation de « conquérants » quelque peu surfaite. Encouragés par la paternelle bienveillance d'un chef, — le major Secretan, — les soldats employèrent leurs talents individuels à relever le moral de la collectivité. Orchestre, chorale, fanfare renforcée, club littéraire et dramatique, il y eut au bataillon les distractions les plus saines et les plus recherchées. Une pléiade d'intellectuels et d'artistes, — Herzog, Poulin, Gagnebin, Franzoni, Anex, etc., — inspira, créa et anima cette revue mémorable, pétillante d'humour et admirable de patriotisme, qui fut jouée au casino de Berthoud

avec un succès triomphal. Le meilleur esprit régna parmi nous. A tous les degrés de la hiérarchie militaire, l'on fit preuve de mutuelle compréhension. La discipline n'en souffrit nullement. Elle fut maintenue, intangible et acceptée avec un sentiment profond du devoir.

A la quatrième compagnie, logée dans les spacieux locaux de l'*Hôtel des Bouchers*, la vie intime ne manquait pas d'agréments. Les sections couchaient sur la paille dans de vastes pièces chauffées. Les officiers et les sous-officiers avaient des chambres confortables. A toute heure de la nuit, on passait par les corridors et le plus difficile était, certes, de s'assurer que chacun était rentré à l'heure réglementaire et ne ressortait plus.

Une fois, Kuffer et Duvoisin, ancien légionnaires, déguisés en Marocains, descendirent après dix heures sonnées à la salle à manger où ils exécutèrent à grand renfort de gestes des danses berbères du Ryf. Ils avaient confectionné des burnous avec des couvertures de troupe et des draps de lit, accoutrement bizarre qui égaya beaucoup les spectateurs. Une autre fois, ce fut le sergent Isabel, aux yeux obliques et ténébreux de bonze asiatique, qui répéta ses expériences effarantes de magnétisme et de transmission de pensée. Ce curieux Ormonan, employé de chemin de fer dans la vie civile, était, sous l'uniforme de fantassin, un prestidigitateur et un magicien de premier ordre.

Le sergent May, qui fonctionnait alors par intérim, en qualité d'adjudant porte-drapeau et avait, de ce chef, le droit de se coucher quand bon lui semblait, se trouva certain soir à la table des officiers de la quatrième compagnie. Tous étaient décidés à « tuer le cafard » et ils cherchaient le moyen d'y arriver. Au dehors, la neige tombait, drue. La chaude atmosphère de l'intérieur incitait aux plaisirs, mais on manquait de divertissements inédits.

— Que pourrions-nous bien inventer ? fit le premier-lieutenant Boulon, en dégustant son kirsch avec nonchalance.

— Voyons, May, n'avez-vous rien de nouveau à nous raconter ? demanda le lieutenant Dubled en suivant d'un œil mélancolique la fumée de sa cigarette.

— Pas précisément, répondit l'interpellé, — mystificateur à ses heures, — mais si cela peut vous intéresser, je me fais fort de vous amener dans un moment la plus jolie fille de l'endroit, une excellente pianiste !...

Des sourires se montrèrent sur les figures subitement épanouies de messieurs les officiers.

— Cours la chercher ! s'écrièrent les quatre hommes en même temps.

Notre adjudant s'exécuta avec empressement. En trois bonds, il fut à l'étage supérieur et appela le caporal Luthy. Ce sous-officier avait le visage d'une jeune fille, l'allure d'une élégante et la voix claire d'une miss. Habilement maquillé, il ne ferait pas trop mal dans les jupons de Fräulein Clara. Ce ne serait du reste pas la première fois que pareil travestissement aurait lieu et Luthy savait son rôle. Il accourut et, mis au courant de la situation, il consentit à se prêter à la farce. Aussi, après avoir passé vingt minutes dans la chambre de la sommière, en ressortait-il métamorphosé en une ravissante demoiselle poudrée, fardée, gantée et camouflée, portant bas de soie et petits souliers.

Lorsque, au bras de son cavalier, Lisbeth fit son entrée dans la salle, elle fut accueillie par les démonstrations sentimentales des lieutenants. C'était à qui capterait ses bonnes grâces !

Lisbeth parlait peu, mais en bon français avec un très léger accent bernois. Elle jouait par contre assez bien du piano et se trouvait plus à l'aise sur le tabouret qu'en face de ses inquiétants adorateurs.

Lisbeth ne cessait de sourire. On eût dit que le pli de sa lèvre exprimait une perpétuelle et cinglante ironie. Mais elle avait la mine provocante et les yeux folichons. Elle entendit sans sourcilier les compliments qui lui furent adressés et se laissa passivement faire la cour. Elle se borna à répondre aux questions par un oui ou par un non, évitant ainsi de se compromettre.

Au bout d'un moment, les jugements sur elle étaient faits.

— Jolie fille, mais bête comme ses pieds... chuchotta Monnard à l'oreille de Dupuy.

— Quelle regrettable timidité ! constata Dubled à voix basse tandis que l'ingénieux Boulon se risquait à pincer la jambe fine qui pesait sur la pédale...

— Pas si timide, elle ne réagit même pas ! répliqua l'audacieux, tout déconfit.

Toutefois, à la dernière bouteille, Lisbeth avait pris de l'assurance. Elle buvait sec et fumait sans arrêt. Ses gestes avaient perdu en sobriété et en élégance. Détail curieux, elle persistait à demeurer gantée comme si elle eût craint de laisser voir ses petites mains blanches.

D'une part, l'on devint plus hardi et de l'autre, moins réservée. Lisbeth se mit à articuler des phrases plus ou moins complètes et à enjamber les chaises avec un sans-gêne frisant le dévergondage.

L'on se regarda en faisant la moue. Nulle pudibonderie ne caractérisait cependant les officiers. Mais la jeune fille, sous l'influence de la boisson, se montrait singulièrement effrontée.

— Qu'est-ce pour un numéro, ta pianiste ? demanda le premier lieutenant Boulon à l'adjudant intérimaire. Et les deux militaires, pour des raisons totalement différentes, avaient peine à retenir le fou-rire.

Par hasard, la réponse ne tarda pas et ce fut la pseudo Lisbeth en personne qui la fournit. En voulant se dégager de l'étreinte du petit Monnard, Lisbeth laissa choir sa perruque sur le parquet. Sa tête, aux cheveux coupés à l'ordonnance, apparut tout à coup sous les yeux médusés des spectateurs.

Se voyant démasqué, le caporal s'empressa de détalier.

Réjouis de cette plaisante aventure, les cinq compagnons se firent apporter une nouvelle bouteille que leur servit Clara, la sommière. Et ils trinquèrent à la santé de Lisbeth, la femme d'un soir, inconstante et volage qui, malgré ses atours et ses appas, ne fut jamais qu'un garçon.

Alphonse Mex.

Au salon. — Petit Jean s'agite pas mal sur son siège. Une dame lui adresse de petits signes sympathiques.

— Viens ici, mon mignon, que je te caresse.

— Non, répond l'enfant, faut pas que je bouge. Maman m'a dit de rester assis sur cette chaise, parce qu'il y a un trou dans le rembourrage.

UN VOL HABILE

Le docteur R. se promenait sur Montbenon. Un homme très proprement vêtu l'aborde, et lui prenant la main :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non.

— Je m'appelle Lebègue.

— Votre nom m'est aussi inconnu que votre figure.

— Je suis négociant à Nyon, où j'ai eu l'honneur de vous voir...

— J'ai été à Nyon, mais je ne me rappelle pas vous y avoir vu.

Ici l'inconnu tire sa tabatière.

— Vous offrirai-je une prise ?

— Je ne prise pas.

— Il me semble que vous en preniez autrefois.

— J'y ai renoncé.

Et le docteur, impatienté, quitte brusquement cet homme, puis apercevant des dames de sa connaissance, il va leur conter sa mésaventure.

— J'ai très bien fait, dit-il de refuser le tabac qui m'était offert par une main suspecte. J'ai dit que je ne prenais plus de tabac, mais hier, mon ami Massol m'a trouvé une tabatière d'or de cinquante francs.

— Elle doit être belle, dit une dame, je suis curieuse de la voir.

Le docteur fouille dans toutes ses poches. Quelle est sa surprise ! Au lieu du bijou qu'il cherchait, il ne trouve qu'une feuille de papier, sur laquelle étaient écrits ces mots :

« Puisque monsieur le docteur ne prend plus de tabac, il n'a pas besoin de tabatière. »